

chef nègre leur conseilla la plus grande prudence, parce que là, disait-il, se trouvaient des négriers qui avaient voulu envahir sa tribu.

Quand ils l'eurent perdu de vue, ils s'écartèrent de la route qu'ils avaient feint de suivre, pour reprendre les côtes du Loukassi, et regagnèrent enfin le bois où se trouvaient leurs compagnons.

On les y attendait avec impatience ; leur absence avait duré trois heures.

Le récit de leur entrevue avec le chef indigène causa une émotion facile à comprendre ; celle qu'eux-mêmes avaient ressentie quand celui-ci avait parlé des négriers qui avaient voulu dévaster son territoire.

Ainsi donc, des négriers étaient leurs plus proches voisins ! Paul n'était-il pas leur captif ? et eux-mêmes n'allaient-ils pas bientôt l'être ? Ils étaient sans défense et presque sans nourriture et mille dangers les entouraient ! Ils ne pouvaient songer pourtant à se déplacer de nouveau, car si Paul venait de ce côté et ne les trouvait plus, n'aurait-il pu prendre une fausse route ? Par où d'ailleurs se diriger eux-mêmes ?

Mille questions se présentèrent ainsi devant leur imagination soucieuse ; il fut résolu seulement que dès le lendemain, la pêche serait faite par un des nègres, tandis que l'autre parcourrait le pays avoisinant.

LXXI

ATALE DÉCOUVERIE

Henri de Simo et ses amis en étaient au neuvième jour de leur retraite dans le bois. La décision prise trois jours auparavant devait leur valoir de nouvelles surprises, nous dirions mieux : de nouveaux dangers.

Une découverte importante venait en effet d'être opérée par Susse. Celui-ci, ayant accompagné Laurent au sixième jours, avait poussé plus loin dans la contrée et n'était revenu que le surlendemain, au soir. Son retour fut causé à la fois d'une grande joie et d'une grande inquiétude. Il rapportait le chapeau de von Ruff.

Le simple fait de la perte de ce chapeau par Criquet dans la

descente du Loumani, avait passé inaperçu au milieu des péripéties émouvantes qui avaient signalé le voyage dans la suite. Cette fois il prenait une importance capitale.

C'était dans les eaux du Loumani qu'un coup de vent avait enlevé le chapeau de von Ruff; comment se faisait-il que Susse l'avait retrouvé dans le Loukassi, tout près du lac Iki? La direction du premier cours d'eau étant parallèle à celle du second, qui donc l'avait transporté en cet endroit? Le nègre auquel Susse et Laurent avaient enlevé un arc et des flèches, n'était-il pour rien dans cette nouvelle complication? Si oui, comment avait-il possédé ce chapeau?

Ou bien Paul s'était-il égaré? Avait-il été fourvoyé par quelque tribu hostile? Dans cette hypothèse, il fallait donc qu'il eût descendu d'abord le Louwembi, puis, changeant de chemin pour quelque raison supérieure, qu'il eût été amené sur le Loumani. Cette raison n'était-elle pas la découverte du chapeau de von Ruff?

Mais dans le cas où cette nouvelle supposition se serait réalisée, pourquoi n'était-il pas venu chercher ses amis au confluent? S'il avait ensuite remonté le cours du Louwembi, en supposant que plus tard il eût rejoint le Loumani en traversant les plaines, comment se faisait-il qu'il ne continuait pas sa route sur ce fleuve? Car certes ce n'était point le courant qui avait poussé le chapeau du professeur sur les bords du Loukassi; cela était indubitable, puisque le courant des deux fleuves se dirigeait en sens contraire de la marche de Susse.

Un conseil fut tenu, qui dura plusieurs heures. Il était urgent qu'une décision fût prise.

Pendant un jour et une nuit se passèrent dans une alternative cruelle. Les difficultés semblaient insurmontables et le problème ne fut pas résolu.

Susse avait décrit les contrées qu'il avait parcourues comme ne présentant aucun danger au point de vue de la situation. On s'y serait certes trouvé en lieu sûr en ce qui concernait les bêtes fauves. L'endroit où il avait découvert le chapeau rapporté présentait surtout de fortes garanties sous ce rapport. Il formait la base d'une colline peu élevée, et ne donnait aucun lieu de craindre des inondations, au cas où les eaux du fleuve déborderaient. De l'autre côté de la colline se trouvait une plaine s'étendant à perte de vue et couverte par une végétation riche.

Finalement on décida de partir tous ensemble, d'enlever tous les obstacles qui cachaient à la vue la tente dressée dans la clairière, et

enfin d'y placer une pancarte analogue à celle déposée dans la grotte qu'ils avaient quittée récemment.

La direction prise y serait indiquée de même, puis ils signeraient tous.

Le départ s'effectua dans ces conditions au dixième jour à partir de l'arrivée des voyageurs au confluent.

Ils remontèrent le Loukassi à marches souvent interrompues, eu égard à l'état de Catherine. Ces haltes leur permettaient, en même temps, de se procurer quelques munitions de bouche.

La sœur de Paul, à peu près rétablie, montrait un courage vraiment viril. Rien ne lui rebutait : ni les fatigues, ni les sacrifices considérables qu'un tel voyage exigeait de sa part.

On arriva ainsi le premier jour à une distance de six milles seulement du point de départ ; la nuit se passa, sinon sans inquiétude, au moins sans qu'ils fussent inquiétés.

Après deux nouveaux jours de marche, le lac Iki vint en vue ; on était à l'endroit où Susse avait ramassé le chapeau de von Ruff sur le bord de la rivière. La petite troupe s'arrêta. Susse, qui avait déjà, sur le trajet parcouru, montré à ses compagnons l'endroit où il avait exécuté, avec l'aide de Laurent, la fausse manœuvre décrite plus haut, émut de nouveau ici les assistants par la description des sentiments qui s'emparèrent de lui au moment où il fit la précieuse découverte.

Il avait parcouru tous les environs, jusqu'au lac, sans toutefois dépasser celui-ci, se souvenant des paroles du chef noir et redoutant un piège ; il avait cherché à droite, à gauche, partout, et n'avait rien trouvé. C'était en procédant à cette exploration qu'il lui avait été donné de découvrir le lieu où il allait mener ses amis.

Ceux-ci le suivirent, confiants en sa sagacité et en son dévouement sans bornes.

Un petit camp provisoire fut bientôt établi. On procéda ensuite à la préparation du repas habituel depuis onze jours, puis tout le monde se livra au repos, l'oreille au guet et le cœur plein d'espoir.

Dès le lendemain, Henri fit procéder à une exploration plus complète de la contrée. Criquet et Susse se dirigèrent vers le lac Iki, situé à peu près à un mille de l'endroit, tandis que Laurent parcourait la colline. Von Ruff avait tenu à accompagner ce dernier.

Le spectacle qu'offrait de ce lieu la contrée qu'ils avaient sous les yeux était vraiment grandiose. Devant eux c'était la rivière Loukassi,

roulant ses flots rapides vers le nord ; à l'horizon, des bois, des monticules et des plaines inondées, le tout entremêlé de champs recouverts d'une flore magnifique ; derrière eux c'était le Louwembi, avec ses rives bordées de broussailles épaisses aux élancements sauvages, entremêlées de palmiers, puis une vaste plaine déserte. Enfin la vue s'arrêtait à droite sur le confluent que les voyageurs venaient de quitter ; à gauche sur le lac Iki. Au-delà apparaissaient dans le lointain, à des distances relativement grandes, les cases de villages nombreux.

Susse et Criquet ne revinrent point ce jour-là. On ne s'inquiéta pas outre mesure de leur absence prolongée ; il était à prévoir que leur expédition demanderait plus d'un jour, le pays étant extrêmement vaste. Les précautions qu'ils devaient prendre constamment étaient d'ailleurs un empêchement continu.

Pendant que les deux explorateurs parcouraient la rive gauche du Loukassi, leur attention fut soudain éveillée, au moment où ils se trouvaient à peu de distance du lac, par de nombreuses traces de pas.

Ils y reconnurent des pieds de nègres et la forme cent fois répétée d'un soulier européen. Voulant s'assurer s'ils se trouvaient sur la piste de Paul, ils résolurent de la suivre. Celle-ci venait de la rivière, faisant quelques détours, indiquant ainsi visiblement une halte en cet endroit, puis se dirigeait de nouveau vers la côte.

Criquet émit l'idée de traverser le Loukassi à la nage pour explorer l'autre bord. Ils se jetèrent résolument à l'eau.

De l'autre côté, rien ! Que pouvait signifier ce mystère ? La rive qu'ils venaient de quitter laissait voir des empreintes relativement fraîches, qui ne s'étendaient pas vers la plaine. Si Paul avait passé là, d'où pouvait-il venir ? qui l'avait arrêté ? Paul était-il emmené sur une barque par des ennemis, par des négriers peut-être ? Une halte avait été faite sur la rive opposée : le captif avait-il tenté de s'évader des mains de ses ennemis ? car des traces de lutte étaient visibles.

Ils décidèrent de pousser plus avant dans la direction du lac, après s'être néanmoins assurés d'abord que les empreintes ne se répétaient pas vers le nord sur cette rive.

Ils n'avançaient donc que lentement, explorant les broussailles, les enfoncements de la rive, tout ce qui pouvait renfermer quelque indice révélateur.

Ils allaient précautionneusement, se dissimulant partout autant qu'il leur était possible.

Le soir commençait à poindre quand ils découvrirent de nouvelles empreintes. Presqu'en même temps une réunion de nombreuses cases leur indiquait l'existence d'un village nègre au-delà de la rive opposée.

La fatigue les accablait; ayant suivi les traces de pas jusqu'au moment où celles-ci s'arrêtaient de nouveau au bord du Loukassi, ils durent se résoudre à remettre la suite de leurs investigations au lendemain.

Ils passèrent la nuit dans les broussailles.

Un nouveau jour avait paru à peine, lorsqu'ils assistèrent à un spectacle curieux. Avant qu'ils eussent pu reprendre leurs recherches, les nègres du village voisin avaient gagné la rive gauche.

Un émoi profond se trahissait parmi eux. Semblables à des fourmis qu'on aurait dérangées dans leur repaire, ils couraient et se heurtaient en tous sens. Des cris, des appels, des ordres et des menaces retentissaient de toutes parts.

Après avoir couru en tous sens, avoir été cent fois au bord, avoir scruté la rive, la rivière, les chemins, la savane, ils amenèrent un canot et allèrent explorer l'autre bord.

L'endroit où cela se passait était situé à peu près vis-à-vis de celui où Susse et Criquet s'étaient arrêtés la veille dans le but de passer la rivière. Ceux-ci supposèrent donc immédiatement que d'autres empreintes y avaient été observées par les indigènes. A peine débarqués, les indigènes se dispersèrent dans toutes les directions, remontèrent, descendirent, traversèrent le cours d'eau, et vinrent mettre pied à terre à cent endroits différents, toujours criant, s'excitant mutuellement et faisant des gestes remplis de menaces.

Sur ces entrefaites, les deux envoyés d'Henri avaient prudemment pris la fuite. La rive droite n'offrant pas de garanties suffisantes pour leur permettre de se cacher avec sécurité, ils avaient, avant que les nègres n'eussent débarqué, et après avoir fait un long détour à travers les buissons, traversé la rivière loin au-dessous du village. Là ils reprirent leur course échevelée pour tourner celui-ci, et allèrent repasser une deuxième fois le Loukassi.

Quelques nègres venaient de s'arrêter devant les traces entièrement fraîches de Susse et de Criquet, dirigées à la fois vers le nord et vers le sud, par suite de leur point de départ de la veille et de leur fuite récente. Cette nouvelle énigme les rendit un instant perplexes; un rassemblement se produisit, suivi de longues discussions. Enfin les nègres se divisèrent; une partie d'entre eux remonta le cours du

fleuve dans le premier sens, tandis qu'une autre descendait dans la direction que les fuyards avaient prise.

Ceux-ci se trouvaient en ce moment sur un monticule couvert de broussailles, d'où ils observaient, tout en se reposant, ce qui se passait à leurs pieds.

Voyant la double direction prise par leurs ennemis, ils profitèrent du temps que cette nouvelle poursuite allait coûter à ceux-ci avant qu'ils pussent les atteindre, pour contourner le monticule en fuyant vers le nord. Ils comptaient ainsi devancer la partie des nègres qui suivaient la trace laissée par eux la veille, afin de passer encore les eaux du Loukassi et de la sorte aller avertir leurs amis de la présence des indigènes.

La distance qu'il y avait à faire était longue. Néanmoins de part et d'autre on ne s'épargnait point de peine.

Finalement, à bout de forces, Susse et Criquet avaient du s'arrêter.

Les nègres qui les poursuivaient avaient pendant ce temps traversé la rivière et contournaient leur village. Peu après ils en virent un certain nombre s'arrêter, tandis que les autres s'apprêtaient à poursuivre encore leurs recherches sur la rive droite.

Cependant les deux fuyards se sentaient incapables de reprendre leur course à l'instant, comme il l'aurait fallu. Ils se sentaient près d'être atteints, tandis qu'ils voyaient devant eux les poursuivants gagner du terrain dans la direction où ils avaient passé le Loukassi la veille.

Par un effort désespéré Criquet se releva et, s'exécutant lui-même tout de suite :

— Susse, dit-il, ventre à terre!

Susse ne comprenait pas et, croyant qu'il s'agissait d'une manœuvre ayant pour but de se dissimuler aux yeux de leurs persécuteurs, s'était vigoureusement aplati contre le sol.

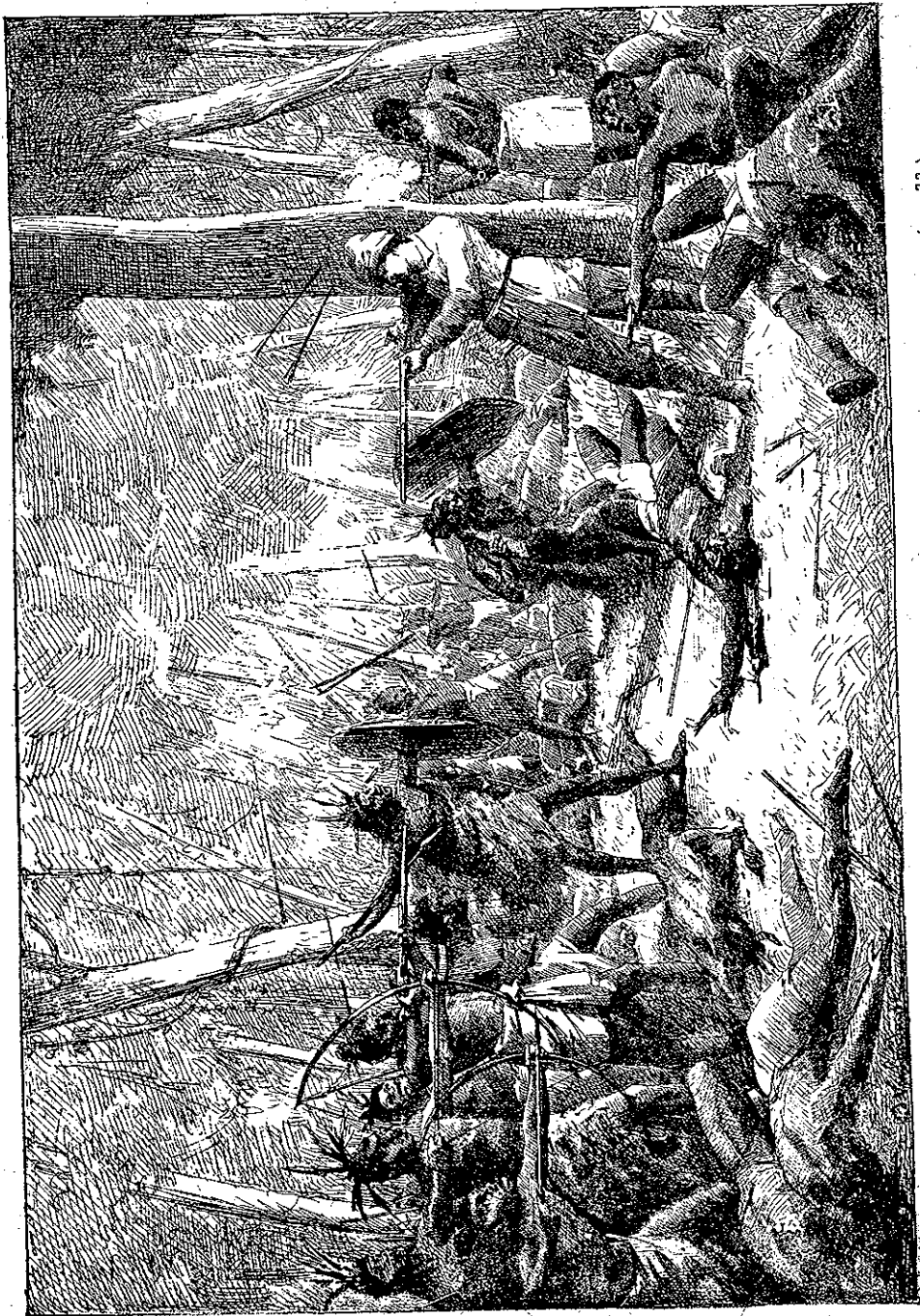
Criquet avait déjà une avance de cinquante pas avant d'avoir reconnu l'erreur de son compagnon.

Ce n'était pas le moment de demander des explications à celui-ci ; néanmoins Criquet eut encore le courage d'en rire.

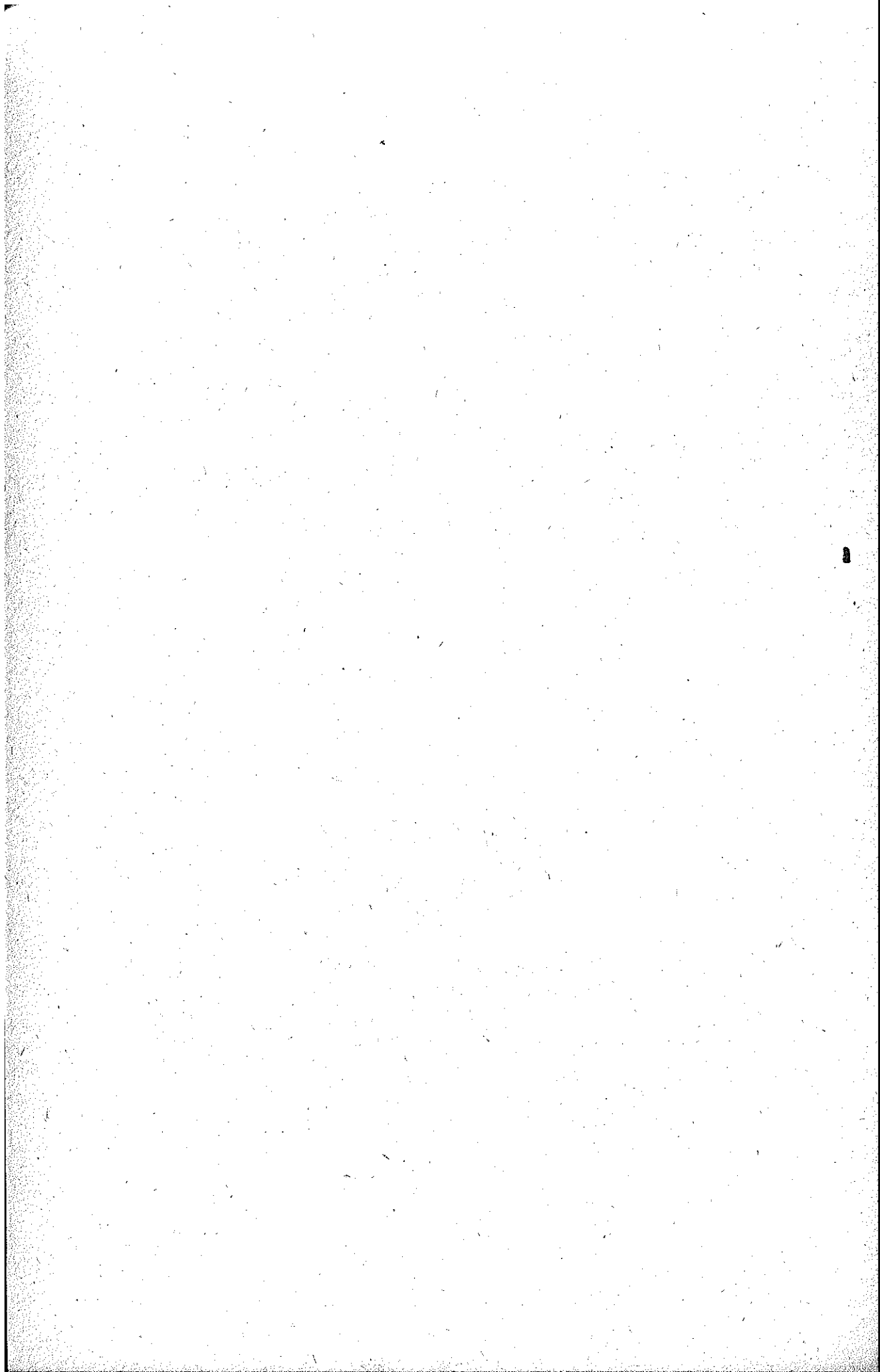
— Pourquoi t'es-tu couché? demanda-t-il, tout en continuant sa course.

— Maître a dit : Ventre à terre!

— Ah! fit le maître à part soi, c'est l'académie qui est cause de ce quiproquo. Susse, quand le cheval court ventre à terre, c'est alors qu'il avance le plus vite.



CRICQUET LE LAISSA REGAGNER CEUX QUI ACCOURAIENT A SON AIDE ET DIRIGEAIT SON ARME SUR CEUX-CI. (P. 533.)



— Drôle de bête ! ajouta Susse, qui attendit qu'il pût se reposer pour s'expliquer ce phénomène.

En ce moment ils entendirent derrière eux les cris des sauvages qui se lançaient sur leurs traces. Ils n'avaient pas encore été aperçus.

D'un coup d'œil Criquet jugea la situation. Devant eux se trouvait un énorme fourré de plantes et d'herbes sauvages entremêlées : il dit à Susse d'en faire le tour dans un sens, tandis qu'il irait le rejoindre de l'autre côté, où coulait un ruisseau peu large. Arrivés devant celui-ci ils sautèrent et reprirent leur course précipitée tout droit vers la rive.

Ce que Criquet avait prévu arriva. Les nègres qui le poursuivaient s'étaient arrêtés devant le fourré ; se divisant ensuite, ils avaient perdu un temps considérable à s'orienter. Avant qu'ils n'eussent pu apercevoir les fuyards, ceux-ci avaient atteint leur but.

Une mésaventure fatale attendait Susse et Criquet.

Au moment où celui-ci posait le pied sur la rive, il se sentit défaillir et s'abattit lourdement au milieu des broussailles. Leurs ennemis n'étaient plus distants d'eux que de quelques minutes de course ; le hasard voulut qu'ils s'arrêtassent au même instant pour discuter longuement. Pendant ce temps le fidèle compagnon de Criquet avait relevé celui-ci et l'avait transporté à quelque distance de la rive, à un endroit où se trouvaient quelques arbres. Il songeait déjà au triste sort qui les attendait si les noirs venaient à s'abattre sur eux, quand Criquet se releva lentement, et malgré son accablement, dit à Susse :

— Il ne faut plus songer à passer la rivière ; Susse, sauve-toi, je demeurerai caché dans le champ qui s'étend à notre droite ; je m'y dissimulerai à la faveur des hautes herbes. Cours, cours vite, si tu en as la force encore, et va traverser une nouvelle fois la rivière pour avertir nos amis. Nos ennemis ne me trouveront pas ; s'ils me découvrent, je me défendrai jusqu'à ce que je succombe. Advienne alors que pourra ; mieux vaut que Criquet seul soit mort que tous les autres à cause de lui.

— Maître, répondit Susse tristement, je suis faible, mais tu es plus faible encore. Je ne veux pas t'abandonner ; s'ils arrivent et nous découvrent, ils le diront aux autres, qui ne chercheront plus. Nous perdus, tes amis et mon maître seront sauvés, mais je vais te porter dans ce champ ; ils m'y trouveront seul alors et je les tuerai pour toi.

— Non, brave Susse, fuis, te dis-je ; bientôt ils seront là ; je ne puis me défendre, que peux-tu contre eux tous ? Fuis, au nom du maître blanc ! va sauver le grand fétiche !

A ces mots Susse demeura indécis; il devint sombre et sembla en proie à une lutte intérieure. Que devait-il faire en effet? Sauver Criquet lui semblait impossible; quant à se sauver lui-même, devait-il y songer? Les prodiges accomplis ces derniers jours, les fatigues endurées ce matin, sans nourriture et sans boisson, l'accablaient, lui aussi; ne sachant ce qu'il adviendrait de son maître, et peu sûr de se sauver lui-même, aurait-il le courage de fuir? Cependant le nom du fétiche blanc l'avait fait frémir.

— Maître, dit-il enfin, ton serviteur ne veut point te quitter. Le grand fétiche trouverait cela mauvais...

— En effet, ce serait très mauvais! répliqua en ricanant une voix inconnue qui semblait venir du champ, tandis qu'un négre de haute stature se dressait devant eux, vêtu d'une manière en tout différente de celle des indigènes auxquels ils avaient eu affaire jusque-là.

Il portait en outre un fusil.

Criquet se releva d'un bond et voulut lui enlever son arme, quand il s'arrêta stupéfait devant lui. En s'approchant du nouveau venu, il avait cru le reconnaître; l'expression de ce visage ne lui semblait pas inconnue. Un cri lui échappa: Perdus!... Susse, sauve-toi!

— Oui, perdus! lui répliqua le négre froidement, en le saisissant par le bras, et il servirait à peut de chose de fuir.

Mais Criquet, sous la douleur de l'étreinte, sentit ses forces le reprendre, et, renversant son ennemi sur le sol d'un terrible coup de coude, il lui prit son fusil, qu'il remit à Susse.

Il était temps, car soudain ils virent une foule de nègres fondre sur eux l'arc tendu et le bouclier au bras. Ces derniers dénotaient dans leurs allures des mœurs guerrières; les uns étaient munis d'un bouclier et d'une longue pique; d'autres portaient des arcs.

Celui qui avait surpris Susse et Criquet était probablement leur chef, car, à peine Criquet lui avait-il enlevé son fusil, qu'une clameur, à la fois plaintive et menaçante, s'était élevée près de lui. C'est alors qu'ils étaient accourus à son secours.

Leur arrivée fut cause qu'il fut lâché par Criquet. Celui-ci, en effet disposant maintenant de la vie de cet homme, qui était sans doute un adversaire redoutable, avait songé un instant à le tuer, mais une autre pensée lui surgit immédiatement. Ne le quittant pas des yeux, il l'examina aussi attentivement que le lui permit cet instant si critique et résolut de le faire prisonnier. Il saisit donc le fusil d'Henri de Simo, dont il s'était muni par précaution, et s'apprêta à

frapper son ennemi d'un coup de crosse mesuré de telle façon qu'il pût le maintenir pendant quelque temps hors d'état de se défendre. Dans l'intervalle, Susse se servirait de l'arme même du nègre, et ils se défendraient tous deux tant bien que mal ; s'ils réussissaient à se sauver, ils emporteraient le nègre évanoui.

Ce projet fut échafaudé dans l'esprit de Criquet en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Susse, qui l'observait, tout en ne restant pas inactif, comprit l'idée du maître, et se blottit derrière un arbre pour mieux se défendre contre les arrivants et être à l'abri de leurs flèches. Mais Criquet avait compté sans l'agilité de l'indigène ; ce dernier, au moment où la crosse du fusil allait l'atteindre, avait saisi d'une main le pied de son adversaire et s'était relevé d'un bond, présentant de l'autre main un énorme bouclier au coup dont il était menacé. Criquet vit son arme s'abattre lourdement sur le sol ; lui-même trébucha, mais, par un mouvement de recul subit, il parvint néanmoins à se maintenir, à la faveur d'un arbre contre lequel il alla s'appuyer.

Le nègre, se voyant sans autre moyen de défense que son bouclier, recula également. Criquet le laissa regagner ceux qui accouraient à son aide et dirigea son arme sur ceux-ci.

Dans l'intervalle le fusil de l'indigène avait opéré des prodiges entre les mains de Susse. Les sauvages qui s'étaient approchés de son maître étaient tombés sous ses coups, tandis que d'autres roulaient sur le sol, percés par les flèches même de ceux qui tiraient à une distance de quelques mètres. Un nègre était de la sorte venu s'abattre tout près de Criquet ; se redressant à moitié, il arracha à celui-ci le revolver qu'il portait à la ceinture et voulut le braquer sur lui. Au même instant il tomba raide-mort sur un cadavre gisant à ses côtés : une flèche venait de le frapper. Un autre reprit l'arme fatale et subit bientôt le même sort.

Cependant la lutte devenait trop inégale pour permettre à nos héros de résister longtemps. La faible quantité de poudre dont ils disposaient allait être épuisée ; accablés eux-mêmes de fatigue, ils ne pouvaient songer à reprendre leur fuite ; le nombre de leurs assaillants était trop considérable, ils étaient en outre trop hardis, trop féroces pour donner ici quelque chance de réussite à l'un ou l'autre stratagème.

Criquet n'y songea point d'ailleurs, il était décidé à se défendre à mort ; tout à coup ses yeux se voilèrent, il tomba. Un immense cri retentit sous le bois, plusieurs nègres s'élançèrent.

— Arrêtez ! laissez vivre cet homme ! cria leur chef. Qu'on l'emmène !

Cet ordre fut exécuté à l'instant. Les nègres qui s'étaient rués sur la victime qu'ils guettaient pour assouvir leurs appétits féroces, s'apaisèrent : l'homme qui les commandait leur avait montré les cadavres gisant sur le sol. Quatre bras vigoureux soulevèrent le corps de Criquet, puis tous reprirent le même chemin que les deux fugitifs avaient pris pour venir en ce lieu.

Susse, frappé d'une flèche, fut laissé mourant sur le sol.

Henri de Simo venait de gravir, entouré de ses compagnons, le monticule qui se trouvait derrière leur nouvelle retraite, afin d'interroger la rive et les plaines sur l'absence prolongée des deux amis partis pour explorer la contrée. Un vague espoir les avait animés jusque-là ; le prochain retour de Paul leur avait semblé une certitude.

Bientôt pourtant l'inquiétude avait remplacé l'illusion ; l'appréhension s'était transformée en un pressentiment cruel.

Une anxiété poignante régnait parmi eux en ce moment, au milieu d'un morne silence.

Catherine se tenait près de son fiancé, en proie à un profond abattement ; elle n'espérait plus. Cependant Henri avait conscience de l'état d'anxiété dans lequel la sœur de Paul se trouvait ; il cherchait dans son cerveau agité un dernier moyen qui pût rompre enfin leur triste isolement. Son esprit ne parvenait pas à découvrir cette nouvelle planche de salut ; il ne pouvait percer le voile mystérieux qui lui cachait la destinée de Paul. Néanmoins il sentait en lui-même comme une force instinctive qui l'excitait toujours à pousser plus avant ses recherches ; il lui semblait alors qu'il allait retrouver cet ami malheureux qu'il nommait déjà son frère. Un obstacle invincible se dressait à chaque pas devant lui et lui barrait la route, brisant ses dernières espérances.

Cet obstacle était maintenant l'absence de deux de ses fidèles amis, absence qui semblait présager un malheur.

Il avait entraîné ses amis sur la colline plutôt pour procurer une distraction à leurs cœurs opprésés, que dans le but d'y attendre les deux explorateurs.

Ils ne virent rien. Les rives du Loukassi étaient désertes ; nulle part n'apparaissait un point noir qui trahît la présence d'un homme ; plus loin apparaissaient les champs qui pouvaient cacher dans leurs richesses les amis attendus, puis enfin derrière eux la plaine nue, immense... Tout semblait dire : ils ne reviendront plus !

Henri éprouva en ce moment un vague sentiment de curiosité qui le poussait à s'avancer plus loin ; il en fit part à ses amis : peut-être, disait-il, en cherchant de l'autre côté de la colline, quoiqu'il n'y ait là qu'une plaine, peut-être parviendrons-nous à découvrir quelque indice. Allons par-là ; si dans l'entretemps Susse et Criquet reviennent, ils nous chercheront et nous retrouveront ici.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, en s'adressant à Laurent, toi, brave ami, tu pourrais demeurer ici avec Catherine, qui ne peut nous accompagner dans notre exploration, tes yeux sont vifs et tu sauras mieux que nous reconnaître de cette hauteur les signaux qui pourraient indiquer la présence d'un ami ou d'un adversaire.

Laurent acquiesça avec empressement à cette prière. A peine von Ruff et Henri eurent-ils pris congé de Laurent et de Catherine, qu'un accident fâcheux vint les contrarier dans l'accomplissement de leur projet. En cheminant von Ruff tomba accidentellement dans un des nombreux pièges que les indigènes ont coutume de creuser dans le sol, pour se procurer le gros gibier.

Ces trous sont généralement recouverts d'une mince couche de claie en forme de trappe ; qu'on juge donc de l'émotion qui s'empara du comte de Simo quand il vit son ami disparaître presque complètement dans cette fosse béante !

Mais cet accident devait avoir bientôt des suites plus graves.

En effet, von Ruff était à peine sorti de sa situation périlleuse lorsqu'il sentit une quantité innombrable d'insectes l'envahir par tout le corps. La douleur qu'il en éprouvait devait être immense, car il se tordait en d'affreuses convulsions.

— L'existence de ces pièges ne dénote-t-elle pas l'existence d'un village dans les environs ? se dit Henri. Ce monticule voisin cache peut-être des huttes que nos amis n'auront pu découvrir, et pourtant...

Il n'eut pas le loisir d'achever sa pensée. Au même instant Laurent accourait, entraînant à sa suite Catherine, pendant que von Ruff, accablé, se traînait à sa rencontre plutôt qu'il ne marchait.

— Au secours ! maître, cria-t-il, au secours ! Des coups de fusil là-bas, loin, beaucoup !

Laurent n'en pouvait plus ; il étendit la main vers la rive opposée et fit signe d'écouter. Soudain Henri tressaillit ; il n'apercevait rien dans la direction indiquée, mais il venait d'entendre distinctement plusieurs détonations successives. Ce bruit le tira de la stupeur dans laquelle l'avait plongé l'appel de Laurent.

— Il faut courir, dit-il, il faut voler au secours de ceux qui sont peut-être prêts à succomber. Certes, ce sont de nos amis; peut-être est-ce Paul qu'on poursuit.

Il descendit rapidement la colline, suivi de Catherine et de Laurent, tandis que von Ruff, oubliant ses douleurs, tâchait de courir sur leurs traces. Bientôt la claie qui entourait ses jambes paralysa en partie ses mouvements; au moment où il arriva à l'endroit de leur retraite, ses amis l'attendaient. Ils l'aiderent sur-le-champ à se rétablir autant que possible, puis tous se mirent en route.

Bientôt cependant le savant se sentit incapable d'avancer encore, au même instant Henri venait de s'arrêter, en proie à un affolement subit. Une idée nouvelle avait surgi dans son cerveau et s'était dressée menaçante devant son imagination terrifiée: un instant il avait oublié Catherine, il courait bravement au secours de ses amis; son acte de dévouement envers ceux-ci lui apparut soudain comme un crime envers Elle. Il se reprochait de conduire sa fiancée dans une horde de sauvages, au combat, et peut-être à la mort!

Mais les coups de fusil se répétaient au loin: il fallait prendre une détermination immédiate.

— Ami, dit-il alors à von Ruff, en désignant Catherine, restez ici, je la confie à votre garde; voici un arc et des flèches pour vous défendre en cas de besoin. Laurent et moi, nous irons porter à ceux qui nous attendent le secours de nos bras, si nos massues ne peuvent suffire.

Un court entretien suivit ces paroles, après lequel on entendit ces mots: au revoir! Ce n'était pas un adieu; l'espoir était revenu peu à peu avec les trances terribles qui torturaient ces cœurs si pleins de dévouement. Pourtant dans le dernier regard qu'échangèrent Henri et Catherine, il y avait, outre l'espérance d'une part et la reconnaissance de l'autre, quelque chose d'indécis, comme un regret naissant une crainte vague, qui semblait dire: je ne te verrai plus...

En effet, ils ne devaient plus se revoir.

Des indigènes s'avançaient à la rencontre d'Henri et de Laurent toute fuite leur était rendue impossible.

Trois heures plus tard ils étaient emmenés, fortement garrottés, vers un camp de sauvages que commandait un homme armé d'un revolver et d'un fusil.

Le comte de Simo y reconnut ses armes et comprit à l'instant la douleur nouvelle qui allait le frapper; il vit qu'ils venaient de tomber

entre les mains d'un négrier puissant. Quel ne fut point son étonnement cependant, quand cet homme le conduisit devant un lit où reposait Criquet, en proie au délire de la fièvre ! Criquet ne le reconnut point et murmurait le nom de Susse.

Henri interrogea du regard toutes les couches voisines et ne découvrit point ce dernier.

Mais ces émotions cruelles n'étaient point suffisantes aux yeux du chef noir. Il fit mener les deux captifs dans une salle attenante qui tenait lieu de prison.

Là les attendait un spectacle aussi terrible qu'inattendu. Paul, les mains liées sur le dos et les pieds enchaînés, se tenait debout contre un mur humide, hérissé de pointes en fer ; à côté de lui on lui désigna



DES INDIGÈNES S'AVANÇAIENT A LA RENCONTRE D'HENRI ET DE LAURENT. (P. 530.)

les chaînes d'une femme noire qu'ils avaient vue fuir au moment où on les avait amenés au camp. Au bout de la salle se trouvait Nmolo, dans la même attitude que Paul ; entre eux se trouvaient des négres, enchaînés chacun d'une manière différente.

Eux-mêmes furent ensuite défaits de leurs liens provisoires et placés contre les murs opposés, dans une position analogue : Henri en face de Paul, Laurent en face de Nmolo.

Quelques instants après, la porte du cachot s'ouvrit de nouveau pour donner passage à un autre captif : c'était von Ruff, qu'on apportait, solidement lié sur un brancard. On le déposa au milieu ; son arc et ses flèches reposaient à ses pieds.

Qu'était donc devenue Catherine? où était Susse? quelle était cette femme noire qui se sauvait au moment de leur arrivée et qui avait été enchaînée à côté de Paul? Comment enfin se retrouvaient-ils tous en cet endroit? Quel mystère fatal s'attachait à leur destinée?

Telles étaient les questions qui se présentaient successivement à l'esprit de tous, quand les premières émotions furent un peu calmées. La suite de notre récit arrachera le voile jusqu'ici impénétrable qui recouvre ces événements.

Le négrier voulut alors montrer qui il était : bravant ses prisonniers d'un regard narquois et grimaçant un sourire, il se débarrassa successivement devant eux de toutes les pièces formant l'accoutrement sous lequel il cachait son identité.

Laurent seul le reconnut. C'était le nègre découvert par Criquet derrière un buisson sur la rive du fleuve, et fourvoyé ensuite par lui et par Susse.

Il rit de la surprise et du désespoir de ses victimes, et, prenant une pose vexatoire.

— Regardez le roi Palimbo, dit-il, prince de cette tribu, ami de Ealao!

